

Les Robots d'Isaac Asimov

« J'ai fini, dit le robot tranquillement, et c'est pourquoi je suis venu m'entretenir avec vous deux.

— Oh ! » Powell parut mal à l'aise. « Bon, assieds-toi. Non, pas cette chaise. L'un des pieds est faible et tu n'as rien d'un poids plume. »

Le robot obéit. « J'ai pris une décision », dit-il placidement.

Donovan roula des yeux furibonds et mit de côté son reste de sandwich. « S'il s'agit encore d'une de ces invraisemblables... »

Son compagnon lui imposa silence du geste. « Continue, Cutie, on t'écoute.

— J'ai consacré ces deux jours à une introspection concentrée dont les résultats se sont révélés fort intéressants. J'ai commencé par la seule déduction que je me croyais autorisé à formuler. Je pense, donc je suis !

— Par Jupiter ! gémit Powell. Un Descartes¹ robot !

— C'est qui, ce Descartes ? s'inquiéta Donovan. Il faut vraiment qu'on reste à écouter les balivernes de ce maniaque en fer-blanc ?

— Tais-toi, Mike !

— Et une question, poursuivit Cutie, imperturbable, s'est aussitôt présentée à mon esprit : quelle est la cause exacte de mon existence ? »

La mâchoire de Powell s'affaissa. « Ne sois pas idiot. Je te l'ai déjà dit : c'est nous qui t'avons fabriqué.

— Et si tu ne veux pas nous croire, c'est avec le plus grand plaisir qu'on te réduira en pièces détachées ! »

Le robot écarta ses mains robustes en un geste de protestation. « Je n'accepte rien sur votre seule autorité. Une hypothèse est étayée par la raison ou n'a aucune valeur... et c'est aller à l'encontre de toute logique que de supposer que vous m'ayez fait. »

Powell posa la main sur le poing soudain noué de Donovan. « Et pourquoi donc ? »

Cutie se mit à rire, d'un rire étrangement inhumain [...].

« Regardez-vous, dit-il enfin. Je m'en voudrais de vous dénigrer, mais *regardez-vous*. »

Isaac Asimov, *Le cycle des robots*, « 1. Les Robots », 1950,
chapitre 3, J'ai Lu.

¹ René Descartes : philosophe français qui a consacré sa vie à la recherche de la vérité. Pour lui, le doute doit permettre d'atteindre la vérité.

1. L'Île des esclaves, Marivaux

L'histoire se passe dans la Grèce antique. Un valet nommé Arlequin ainsi que son maître, Iphicrate, s'embarquent sur un bateau qui fait naufrage. Grâce à un canot de sauvetage, ils arrivent sur une mystérieuse île.

IPHICRATE : Eh ! ne perdons point notre temps ; suis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici. Si je ne me sauve, je suis perdu ; je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes seuls dans l'île des Esclaves.

ARLEQUIN : Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est que cette race-là ?

IPHICRATE : Ce sont des esclaves de la Grèce révoltés contre leurs maîtres, et qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une île, et je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs cases ; et leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jeter dans l'esclavage.

ARLEQUIN : Eh ! chaque pays a sa coutume ; ils tuent les maîtres, à la bonne heure ; je l'ai entendu dire aussi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux esclaves comme moi.

IPHICRATE : Cela est vrai.

ARLEQUIN : Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE : Mais je suis en danger de perdre la liberté et peut-être la vie : Arlequin, cela ne suffit-il pas pour me plaindre ?

ARLEQUIN, *(prenant sa bouteille pour boire)* : Ah ! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE : Suis-moi donc.

ARLEQUIN *(siffle)* : Hu ! hu ! hu !

IPHICRATE : Comment donc ! que veux-tu dire ?

ARLEQUIN, *(distrain, chante)* : Tala ta lara.

IPHICRATE : Parle donc ; as-tu perdu l'esprit ? À quoi penses-tu ?

ARLEQUIN, *(riant)* : Ah ! ah ! ah ! Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ! je vous plains, par ma foi ; mais je ne saurais m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE, *(à part les premiers mots)* : Le coquin abuse de ma situation : j'ai mal fait de lui dire où nous sommes. Arlequin, ta gaité ne vient pas à propos ; marchons de ce côté.

ARLEQUIN : J'ai les jambes si engourdies !

IPHICRATE : Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN : Je t'en prie, je t'en prie ; comme vous êtes civil et poli ; c'est l'air du pays qui fait cela.

IPHICRATE : Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; et, en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN : [...] (*Il chante.*)

IPHICRATE, (*retenant sa colère*) : Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN : Mon cher patron, vos compliments me charment ; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là ; et le gourdin est dans la chaloupe.

IPHICRATE : Eh ne sais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN : Oui ; mais les marques de votre amitié tombent toujours sur mes épaules, et cela est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le Ciel les bénisse ! s'ils sont morts, en voilà pour longtemps ; s'ils sont en vie, cela se passera, et je m'en goberge¹.

IPHICRATE, (*un peu ému*) : Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN, (*indifféremment*) : Oh ! cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas !

IPHICRATE : Esclave insolent !

ARLEQUIN, (*riant*) : Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE : Méconnais-tu ton maître, et n'es-tu plus mon esclave ?

ARLEQUIN, (*se reculant d'un air sérieux*) : Je l'ai été, je le confesse à ta honte, mais va, je te le pardonne ; les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes, j'étais ton esclave ; tu me traitais comme un pauvre animal, et tu disais que cela était juste, parce que tu étais le plus fort. Eh bien ! Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi ; on va te faire esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste, et nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là ; tu m'en diras ton sentiment, je t'attends là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable ; tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en irait mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevaient la même leçon que toi. Adieu, mon ami ; je vais trouver mes camarades et tes maîtres. (*Il s'éloigne.*)

IPHICRATE, (*au désespoir, courant après lui, l'épée à la main*) : Juste Ciel ! peut-on être plus malheureux et plus outragé que je le suis ? Misérable ! tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN : Doucement ; tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

Marivaux, *L'Île des esclaves*, acte I, scène 1, 1725.

¹ Je m'en goberge : je m'en moque